

Le commun des mortels

Cela fait trois ans qu'elles sont toutes folles de moi. Je ne sais pas ce qui leur plaît le plus : ma personnalité, mon argent, mon pouvoir ou ma renommée. Peut-être un savant mélange de tout cela ? En tout cas, ce n'est certainement pas ma gueule défoncée qui les fait chavirer. Honnêtement, je ne me fais plus beaucoup d'illusions à ce sujet et j'avoue me foutre de connaître leurs véritables raisons. Je profite d'elles autant qu'elles profitent de moi, je n'exige jamais rien. Elles suivent d'elle-même des codes que leurs semblables ont établis, tout en redéfinissant chacune leurs propres limites de l'acceptable. Je suis peut-être le connard qui, contre une paire de Louboutin, échange des instants de plaisir et se pavane au bras de jolies jeunes femmes, mais ces femmes-là sont à mes yeux tout autant coupables et complices de mes méfaits.

Cette vie, ce n'était pas la mienne, elle m'est tombée dessus après avoir gagné mon dernier procès. Excédé par les incohérences que mon métier me mettait sous les yeux chaque jour, j'ai pris cette ultime affaire comme un défi, une dernière que je voulais théâtrale et retentissante avant ma reconversion professionnelle. C'était une affaire sordide, immonde, médiatisée à outrance, le sujet idéal pour mon expérimentation durant laquelle j'allais prouver au monde entier qu'en étant assez habile et manipulateur, on pouvait disculper la pire des crapules. Je suis un très bon avocat, l'as des coups de putes, j'ai donc gagné mon affaire au grand dam de la terre entière. A partir de cet instant-là, tout le monde me voulait : la presse écrite, les plateaux télé, les maisons d'édition, les malfrats... Je me suis prêté au jeu et suis tombé dans la spirale infernale de la notoriété et du succès. J'ai accepté à peu près tout et n'importe quoi, je ne m'étais jamais autant amusé. J'ai même

fait une télé-réalité dans laquelle j'étais face à des familles de victime, prête à tout pour me faire regretter l'affaire Senneville. Croyez-le ou non, j'ai découvert grâce à cette émission qu'il y avait un public pour les ordures et les manipulateurs dans mon genre. Certains me haïssaient tandis que d'autres me vénéraient. Plus je me comportais comme un connard, plus j'avais de notoriété et de propositions en tout genre. Certes, j'avais planifié une reconversion professionnelle, mais je ne l'avais pas imaginée de la sorte. Cette affaire et ses retombées m'ont fait découvrir le vrai moi, je n'étais pas fait pour être du côté lisse et bien-pensant.

Désormais, j'ai du fric à n'en plus finir, des femmes sublimes à mes pieds et mon travail se résume à faire le buzz en étant le plus ignoble possible. Je suis devenu le trophée qu'on rêve de pouvoir mentionner dans sa liste de conquêtes professionnelles ou amoureuses. J'adore ma nouvelle vie.

— Docteur, le patient de la chambre 102 se réveille ! entendis-je au loin.

Quelques instants plus tard, une voix grave répétait :

— Monsieur Senneville, vous êtes à l'hôpital, vous m'entendez ?

Je me sentais bien un peu vaseux, mais je ne comprenais rien à ce bordel. Pourquoi suis-je à l'hôpital ? Je ne m'appelle pas Senneville, c'est le nom du connard que j'ai fait innocenter il y a trois ans. Le médecin me dévisageait et m'auscultait sous toutes les coutures.

— Vous avez subi un choc énorme, vous êtes un miraculé, me dit-il enjoué.

— Qu'est-ce que je fais là, que s'est-il passé ? bredouillais-je

— Il y a trois ans, vous avez eu un terrible accident de voiture, Monsieur Senneville, vous sortez du coma.

— Je ne m'appelle pas Senneville, mon nom c'est Fournier, répondis-je énervé.

Le docteur Fournier fit un signe de tête complice à l'infirmière avant de me répondre.

— Non, cela c'est mon nom, mais c'est normal Monsieur Senneville, cela peut arriver après une si longue période. Vos souvenirs et votre mémoire sont troublés et mélangés avec ce que vous avez pu entendre durant votre coma. Ne brusquons pas les choses, on va vous laisser vous reposer.

Me reposer, il se fout de ma gueule ? D'après lui ça fait trois ans que je pionce, je crois que c'est bon là, j'ai ma dose. Soudain, je me sentais comme une merde, j'avais perdu tous mes repères.

Il me fallut plusieurs jours avant de prendre conscience de ma véritable situation et que je reprenne mes esprits. Je n'étais ni riche, ni avocat, ni célèbre et niveau femme n'en parlons même pas. En revanche, j'avais bien la gueule défoncée par l'accident. Néanmoins, d'après les médecins, je faisais des progrès fulgurants et j'allais bientôt pouvoir sortir de l'hôpital. Sortir ? Putain, mais pour faire quoi, pour aller où ? Ma vie est vide, elle est finie. Je ne sais même plus qui je suis vraiment. C'est comme cela qu'à l'aube de mes quarante-cinq ans, je suis retourné habiter chez mes parents, cela fut un choc, pour eux et pour moi ! Trois ans, c'est long. Persuadée que j'allais y rester ou qu'on finirait par me débrancher, ma famille avait largement entamé le nettoyage de mon ancienne vie. Mon appart avait été reloué, la plupart de mes affaires distribuées, revendues, jetées, le tout sans aucun scrupule. Quant à mon misérable job du passé, la boîte avait fait faillite, ce qui n'était pas étonnant vu le patron véreux qui la dirigeait. Bref, il ne me restait rien alors qu'il n'y a pas si longtemps j'avais tout.

La cohabitation avec mes vieux a été courte et très compliquée. Ils m'ont accueilli par obligation, car je n'avais nulle part où aller, et aussi par culpabilité d'avoir liquidé un peu trop vite mes affaires courantes. Cependant, je n'étais pas le

bienvenu. Ma mère restait prostrée dans son mutisme habituel tandis le paternel m'a très vite fait comprendre que la situation était temporaire et qu'elle devrait cesser au plus vite. Je l'entends encore me dire :

— Ne va pas croire que c'est parce que tu es un miraculé, qu'on oublie toutes tes saloperies. On t'héberge le temps de t'organiser et te remettre sur pied. Au plus vite tu foutras le camp d'ici, au mieux ce sera. Ta mère et moi on n'a pas besoin de resubir toutes tes conneries du passé.

Je ne peux pas leur en vouloir, c'est vrai que je suis un connard et que je l'ai toujours été. Ils ont toujours eu à subir les conneries que j'ai enchaîné jusqu'à mon coup final magistral. En les manipulant habilement, je leur avais piqué tout le pognon qu'ils avaient et avait disparu du radar de leurs vies. Je ne donnais jamais de nouvelles, ils n'existaient pas pour moi. La seule fois où ils ont reçu des nouvelles, c'est lorsque l'hôpital les a appelés pour les informer que leur fils était dans le coma et qu'ils n'y avaient pas d'autre famille à informer, que je semblais vivre seul. Ce jour-là, ils se sont dit qu'une fois plus je leur amenais des emmerdes.

Après tout ce temps, j'ai envie de me repentir et de leur faire cadeau de ma disparition. J'ai volé la boîte de Xanax de ma mère, je me suis enfilé la plaquette complète arrosée généreusement par une demi-bouteille de Bourbon trente ans d'âge du vieux et je me suis couché. Lorsqu'ils me retrouveront mort après leur week-end détente, ils seront soulagés, leur boulet sera parti. Je suis presque certain que les premiers gestes du père seront de se servir un verre de Bourbon pour fêter ma disparition. Il pourra reconnaître que j'ai quand même un bon fond, bien enfoui, je lui en ai laissé et je n'ai pas tout sifflé.

En vrai, ce n'est pas à eux que je fais un cadeau, mais à moi : ma vraie vie me manque je pars la rejoindre, je ne suis pas le commun des mortels, je suis l'as des coups de putes.